

le même toit : le feu était placé au milieu de la hutte ; la fumée s'échappait par un trou fait dans le toit, ou par la porte, et la lumière n'entrait que par ces deux ouvertures. Souvent, un nombre de ces cabanes étaient placées de manière à former un village ou un hameau ; les terres adjacentes étaient cultivées en longues planches ou lisères, c'est-à-dire que chaque fermier cultivait une ou plusieurs de ces planches en succession donnée, ou fixée, après ses voisins. Même après l'abolition de ce système, et l'érection de bâtimens situés plus commodément pour chaque ferme, le mode de culture continua à être pitoyable. La terre adjacente à la hutte était appelée le champ intérieur et recevait tout l'engrais donné annuellement à la récolte de pois ou d'orge, ces grains étant, avec l'avoine, à peu près les seules récoltes cultivées alors ; quatre, cinq, ou six fois la semence mise en terre était regardée comme un bon rapport. Le champ extérieur était employé comme pâturage ; de temps à autre on en engraisait les meilleures parties, en tenant dans des parcs enclos grossièrement les bêtes à cornes et les moutons, et lorsque les écloitures avaient été abattues, le terrain était ensemencé d'avoine pendant plusieurs années consécutivement, jusqu'à ce qu'il refusât de donner plus de trois fois la quantité de la semence, après quoi on le laissait se couvrir de mauvaises herbes pendant une suite d'années, avant d'y parquer de nouveau des moutons. Le sol appauvri ne portait plus que des racines ou herbes nuisibles et des chardons. Avant la formation des chemins, le bœuf était la principale bête de travail sur la ferme ; entrete nu aisément avec les alimens les plus grossiers, doux et traitable sous le joug, il était admirablement adapté à la pesante charrue écossaise d'alors, et à l'usage grossier qui en était fait parmi de fortes racines et de grosses pierres ; et puis, lorsqu'il était trop vieux pour travailler, on l'engraissait. Comme amélioration en agriculture, les bœufs furent remplacés par les chevaux ; bien que ces derniers animaux aient été taxés dernièrement. La volaille était bien soignée, mais les pourceaux étaient généralement négligés. Le harnais des bêtes de travail était on ne peut plus simple. On commença à se servir de charrettes à foin et à grains et de voitures à quatre roues, vers 1760. L'ancienne charrue écossaise était un instrument puissant, qui n'était jamais tiré par moins de quatre chevaux, et l'était quelquefois par six, ou par quatre bœufs et deux chevaux, ces derniers guidés par un toucheur, pour aider le laboureur, qui était nécessairement un homme robuste, à donner toute son attention à l'ouvrage, et surtout à éviter les pierres enfoncées dans le sol, dont la rencontre était fatale au harnais, souvent à la charrue elle-même, et quelquefois à l'homme qui la conduisait. Dans les vallées jonchées de pierres de Forfar et de Perthshire, on avait pour coutume d'atteler à la charrue quatre ou six chevaux de front. Le

toucheur marchait devant les chevaux, et les frappait à la face pour les faire avancer, et il pouvait arrêter l'attelage en un moment, jusqu'à ce que le laboureur eut fait passer son instrument au-dessus des pierres saillantes. James Small introduisit et perfectionna la charrue de Rotherham, en 1746. Notre agriculture est redevable à son génie, non-seulement de l'excellente charrue qui porte son nom, mais encore d'améliorations dans la construction des roues, des charrettes, des herses, des rouleaux ou cylindres et autres instrumens. M. James Meikle a introduit, sous le patronage de M. Fletcher, de Saltoun, l'*écossais* d'orge, et le *vanneur*, ou van de Hollande : c'a été un événement d'une importance nationale ; le premier de ces instrumens a fait disparaître un mortier et un pilon grossiers, auparavant en usage, et a mis un agréable article alimentaire à la portée du peuple : les vanneurs préparent le grain pour le moulin, au lieu de le secouer dans un tamis entre les portes opposées d'une grange. La farine d'avoine était la principale nourriture du peuple, et comme le moulin était ordinairement dans un vallon tranquille près du courant, avant que les vanneurs eussent été introduits, à chaque moulin était attaché un bâtiment construit en forme de grange et placé sur la hauteur voisine, pour détacher le son de la farine, de sorte que vu les délais qui avaient lieu par manque d'eau, de vent, &c., il n'est pas étonnant que la tradition ait donné au meunier une mauvaise renommée.

John Walker, de Beanstone, East Lothian, est le premier fermier qui ait pratiqué la jachère d'été. En 1707, il mit 6 acres en jachère, et s'attira par là les railleries de ses confrères : les résultats furent si satisfaisants que le nombre de ses imitateurs s'accrut, quoique lentement, jusque vers 1746, que la pratique devint assez générale. Non-seulement, elle augmenta le produit des récoltes, qui vinrent ensuite, mais elle donna lieu à l'introduction des trèfles, des navets et des pommes de terre. L'augmentation des manufactures et du commerce amena la concentration de la population dans les localités industrielles. Leurs premiers besoins furent un approvisionnement constant d'alimens, du combustible, des matériaux de construction, et un échange mutuel entre les produits du métier et la forge. Ces besoins donnèrent lieu aux actes des chemins qui, entre 1750 et 1770, formèrent les grandes routes qui ont été par tout le royaume la source principale du commerce et de l'agriculture. Le chemin de Londres qui passe par East Lothian est le premier qui ait été établi en Ecosse avec des droits de péage suffisants pour son entretien. Lors du renouvellement de l'acte, en 1770, on s'était tellement convaincu de l'avantage d'une application concentrée et judicieuse de capitaux, que les corvées exigées par l'acte de 1669, furent remplacées par le paiement en argent de six journées de travail d'un homme et une paire de chevaux, pour chaque champ

labouré de cinquante acres d'Ecosse, au taux courant des gages, le maximum ne devant en aucun cas excéder quarante schelins par tel champ et le provenu devant être appliqué, dans chaque paroisse, aux chemins où il n'y avait par de barrières de péage ; et le manquement en devant être entre les mains des propriétaires de terre, qui étaient en même temps sujets au péage. On ne put parvenir que lentement à la perfection dans la formation des chemins.

La disparition générale des principaux obstacles à la culture, tels que les grosses pierres, les terrains incultes entrecoupant des terres arables, autant que le progrès de connaissances plus exactes, amena l'adoption générale de charrues à deux chevaux sur tous les sols améliorés, vers 1780. Le nombre des charrues fut doublé ; il fallut une charrette au moins pour chaque paire de chevaux ; ces animaux furent mieux nourris et mieux choisis pour leurs nouveaux devoirs ; les bêtes à cornes furent engraisées avec des navets, au lieu d'être amaigries par de la paille : la plus grande partie de la paille fut convertie en engrais, au lieu d'être employée comme fourrage, et l'on vit ensuite les moutons se nourrissant de tresse ou de navets, dans de riches pâturages, au lieu de mourir presque de faim dans un maigre pâtis ou une commune. Le climat du pays devint graduellement moins rigoureux, les récoltes mûrissent plutôt, les affections rhumatismales devinrent moins fréquentes, et par degrés, les fièvres continues et intermittentes sont devenues si rares, que plusieurs des médecins de notre temps n'en ont pas rencontré un seul cas.

C'est là le siècle que les comtes d'Hardington et de Stair, les lords Bellhaven et Elbank, Cockburn, d'Armiston et Fletcher de Salton, et autres améliorateurs patriotes, avaient prévu, au milieu des brouillards de l'ignorance et des misères de l'indigence dans lesquels les fermiers de leur temps étaient plongés. Il s'est effectué un changement étonnant dans les bâtimens de ferme ; les murs de boue ou de gazon, avec assises de pierres sèches, ont été remplacés par d'autres en pierre et chaux ; des toits en ardoise ont remplacé ceux de paille ; l'étable sans jour a fait voir la folie de l'encombrement pour plus de chaleur ; l'écurie était divisée en entredeux doubles pour chaque couple de chevaux ; dernièrement, chaque cheval a eu son entre-deux ou sa place séparée. La maison de ferme a été éloignée du tas de fumier ; elle consiste en deux étages, comprenant deux salons, chambres à coucher, cuisine, &c., tous lattés et plâtrés, et planchéiés en madriers. Il y a eu sur la devanture un jardin contenant des fleurs, des arbustes et quelques arbres forestiers, pour le mettre à l'abri des vents tempétueux. Dans une partie du jardin furent plantés des arbres fruitiers en plein vent, en espaliers, &c. La rhubarbe, les fèves à fleurs, les pois de jardin et autres plantes légumineuses furent ajoutés au potager. L'intelligence